

Frédéric LENOIR, *Le Christ philosophe*,
Plon, Paris, 2007, 306 p.
Extrait, pp.7-26

PROLOGUE

Jésus face au Grand Inquisiteur

« L'action se passe en Espagne, à Séville, à l'époque la plus terrible de l'Inquisition, lorsque chaque jour s'allumaient des bûchers à la gloire de Dieu. » Ainsi débute l'épisode du Grand Inquisiteur, dans *Les Frères Karamazov*, le chef-d'oeuvre de Dostoïevski. Bien que ne partageant pas la foi chrétienne de l'écrivain russe, Freud considérait ce roman comme « le plus imposant qui ait jamais été écrit » et l'histoire du Grand Inquisiteur comme « une des plus hautes performances de la littérature mondiale » (1).

Dans ce texte d'une vingtaine de pages, Dostoïevski raconte une légende: celle du retour du Christ sur terre, à Séville, au XVI^e siècle. Il est apparu doucement, sans se faire remarquer, et, curieusement, tous le reconnaissent. « Silencieux, il passe au milieu de la foule avec un sourire d'infinie compassion. Son coeur est embrasé d'amour, ses yeux dégagent la Lumière, la Science, la Force, qui rayonnent et éveillent l'amour dans les coeurs. » Le peuple est comme aimanté et le suit dans l'allégresse. Il arrive sur le parvis de la cathédrale et ressuscite une petite fille que l'on s'apprêtait à enterrer. C'est alors qu'arrive le cardinal Grand Inquisiteur, le maître des lieux, qui a déjà fait brûler une centaine d'hérétiques en cette même place. « C'est un grand vieillard, presque nonagénaire, avec un visage desséché, des yeux caves, mais où luit encore une étincelle. »; Il a tout vu : l'arrivée de l'homme, la foule en liesse, le miracle. Il donne l'ordre de faire arrêter le Christ. « Si grande est sa puissance et le peuple est tellement habitué à se soumettre, à lui obéir en tremblant, que la foule s'écarte devant ses sbires. » On enferme le prisonnier dans une étroite cellule du bâtiment du Saint-Office. À la nuit tombée, le Grand Inquisiteur vient lui rendre visite, seul. « C'est Toi, Toi? l'apostrophe-t-il. Pourquoi es-tu venu nous déranger? » Le prisonnier ne dit rien. Il se contente de regarder le vieillard. Alors celui-ci reprend: « N'as-tu pas dit bien souvent: « Je veux vous rendre libres. » Eh bien! Tu les as vus les hommes « libres », ajoute le vieillard d'un air sarcastique. Oui cela nous a coûté cher, poursuit-il en le regardant avec sévérité, mais nous avons enfin achevé cette oeuvre en ton nom. [...] Sache que jamais les hommes ne se sont crus aussi libres qu'à présent, et pourtant, leur liberté, ils l'ont humblement déposée à nos pieds. »

Puis le cardinal explique à Jésus qu'il n'aurait jamais dû résister aux trois tentations diaboliques: changer les pierres en pains, se jeter du haut du pinacle du Temple et demander aux anges de le sauver, et accepter de régner sur tous les royaumes du monde (Matthieu, 4, 1-11). Car, poursuit-il, il n'y a que trois forces qui peuvent subjuguier la conscience humaine: le miracle, le mystère et l'autorité. « Et toi tu veux aller au monde les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté que leur sottise et leur ignominie naturelle les empêchent de comprendre, une liberté qui leur fait peur, car il n'y a, et il n'y a jamais rien eu, de plus intolérable pour l'homme et pour la société! [...] Il n'y a pas, je te le répète, de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer ce don de la liberté. [...] Là encore tu te faisais une trop haute idée des hommes, car ce sont des esclaves. [...] Nous avons corrigé ton oeuvre en la fondant sur le *miracle*, le *mystère*, l'*autorité*. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait de tels tourments. [...]

Demain, sur un signe de moi, tu verras ce troupeau docile apporter des charbons ardents au bûcher où tu monteras, pour être venu entraver notre oeuvre. »

L'Inquisiteur se tait. Il attend avec nervosité la réponse du prisonnier qui l'a écouté pendant des heures en le fixant de son regard calme et pénétrant. « Le vieillard voudrait qu'il lui dise quelque chose, fût-ce des paroles amères et terribles. Tout à coup, le prisonnier s'approche en silence du nonagénaire et baise ses lèvres exsangues. C'est toute la réponse. Le vieillard tressaille, ses lèvres remuent ; il va à la porte, l'ouvre et dit: « Va-t'en et ne reviens plus... plus jamais! » Et il le laisse aller dans les ténèbres de la ville. »

Une incroyable perversion

Cette légende du Grand Inquisiteur traduit en termes romanesques ce que fut en certains points essentiels la réalité de l'histoire du christianisme: une inversion radicale des valeurs évangéliques. Dostoïevski met l'accent sur ce qui lui semble le plus important dans cette trahison: le message de liberté du Christ a été rejeté par l'Église, au nom de la faiblesse humaine, afin d'asseoir son pouvoir. Il entend montrer que l'institution ecclésiastique a cédé aux tentations diaboliques auxquelles Jésus avait su résister. Au cours de son histoire, elle a progressivement succombé à la tentation d'aliéner les consciences humaines en apportant aux hommes ce qu'ils désirent le plus: le miracle, le mystère et l'autorité. En d'autres termes, elle leur a offert la *sécurité*, sous les trois formes du miracle du pain (elle les nourrit et prend soin de leurs besoins vitaux), du mystère qui fonde sa légitimité et rassure (le dogme) et d'un pouvoir incontestable qui apporte l'ordre. Ce faisant, elle les a aliénés, avec leur consentement, dans la certitude d'agir pour leur bien. Le choix de l'interlocuteur du Christ imaginé par Dostoïevski n'est évidemment pas neutre. Car l'Inquisition, c'est cette incroyable perversion, en opposition radicale avec le message des Évangiles et même totalement inconcevable aux temps héroïques de l'Église primitive, à laquelle arrive progressivement l'institution au fil des siècles: torturer et tuer des gens pour leur bien, au nom de la charité chrétienne.

Bien sûr, l'histoire du christianisme ne se résume pas aux bûchers de l'Inquisition, ni aux conversions forcées, ni aux États pontificaux, ni aux croisades, ni à la débauche sexuelle des papes de la Renaissance ou aux prêtres pédophiles actuels, ni à la condamnation de Galilée, ni au massacre des Juifs et des païens. L'histoire du christianisme, c'est aussi celle des évêques qui créent des asiles pour recueillir les pauvres et les malades, des martyrs qui refusent d'abjurer leur foi, des moines qui renoncent à tout pour prier pour le monde, des saints qui embrassent les lépreux et consacrent leur vie aux plus démunis, des bâtisseurs de cathédrales et des chefs-d'oeuvre artistiques inspirés par la foi, des missionnaires qui créent des écoles et des dispensaires, de savants théologiens qui fondent des universités, des simples et innombrables fidèles qui pratiquent le bien au nom de leur foi. J'y reviendrai au cours cet ouvrage. Mais tout ce que les chrétiens et l'Église ont fait de bien en ce monde ne pourra jamais supprimer le scandale et l'interrogation face à la pratique inquisitoriale mise en oeuvre et légitimée pendant cinq siècles. Cette subversion des valeurs - appeler un bien « mal » et un mal « bien » - à des fins de pouvoir est pire que de dire : « Je vais te tuer parce que je te considère comme dangereux pour moi ou pour l'idéologie dont je suis le gardien. » Un régime autoritaire ou totalitaire est toujours détestable. Les Grecs et les Romains persécutaient ceux qui refusaient de rendre un culte aux dieux de la cité ou aux empereurs; l'islam conquérant ne s'est pas privé d'humilier ou de tuer les infidèles qui refusaient de se soumettre à la loi islamique. Hitler a éliminé sans scrupules des millions de Juifs pour des motifs raciaux, leur déniait toute

humanité. La liste des victimes des totalitarismes et de l'intolérance est longue. Mais il y a une perversion spécifique à l'Inquisition: on torture des corps pour le bien des âmes; on viole les consciences au nom de la sauvegarde de leur liberté.

Chrétienté contre christianisme

Je crois que cette perversion extrême a pu avoir lieu parce que le message sur lequel elle s'est appuyée visait des hauteurs inégalées. Le christianisme a pu atteindre des abîmes d'horreur, parce qu'il propose à des hommes faibles de gravir des sommets vertigineux. Comme le dit l'adage médiéval: « La corruption du meilleur, c'est le pire. (*Crruptio optimi pessima*). L'exemple de l'Inquisition est frappant parce qu'il oppose deux points radicalement antinomiques: le message révolutionnaire du Christ qui cherche à émanciper l'individu du poids du groupe et de la tradition en faisant de sa liberté de choix un absolu, et la pratique de l'institution ecclésiale qui en arrive à nier cette liberté intérieure pour sauvegarder les intérêts du groupe et de la tradition. Cette inversion radicale est loin d'être unique dans l'histoire du christianisme. L'Église n'a pas simplement été en-deçà, ou à côté, des exigences de celui dont elle se réclame. Elle n'a pas simplement diminué, transformé, attiédi son message. En certains points essentiels, et en tant qu'institution, elle l'a totalement retourné. Elle l'a subverti. Les penseurs qui ont le mieux su pointer cette subversion et qui l'ont dénoncée avec le plus de force ne sont pas des hérauts de l'athéisme... mais des chrétiens convaincus. La raison en est simple: parce qu'ils connaissaient bien le message des Évangiles, parce qu'il en avaient admiré la profondeur et goûté la saveur, ils étaient sensibles plus que tout autre, plus que les chrétiens tièdes, les non-chrétiens et les athées, à sa subversion.

Le philosophe danois S0ren Kierkegaard fait partie de ceux-là. Penseur incisif et original, c'est avant tout un chrétien fervent et tourmenté qui a tenté de mettre en congruence sa vie et sa foi. Il récusait pour lui-même le titre de chrétien, tant il s'en sentait indigne. À ma connaissance, peu de libertins, de philosophes athées, de libres-penseurs anticléricaux ont écrit des pages aussi virulentes contre l'Église que ce grand croyant. L'Église qu'il critique, lui, né en 1813 au sein du protestantisme danois, est d'abord celle qu'il a sous les yeux et dont il connaît bien les pratiques. Mais au-delà de l'Église réformée danoise, c'est toute l'institution ecclésiale qu'il dénonce, et ce depuis le IV^e siècle et l'avènement du christianisme comme religion officielle de l'Empire romain. Selon lui, depuis cette première compromission avec le pouvoir temporel, « la chrétienté », c'est-à-dire la société européenne devenue chrétienne sous l'égide de l'Église, n'a cessé de tourner le dos au message du Nouveau Testament et le christianisme véritable s'en est trouvé totalement altéré. Il n'a pas de mots assez durs pour dénoncer la chrétienté comme « ce crime » (2), « cette illusion » (3), « ce faux » (4), « cette insipide limonade » (5), « ce marivaudage écoeurant » (6).

Parce qu'elle maintient l'illusion que son discours et ses pratiques sont ceux du christianisme, alors qu'il n'en est rien, l'Église rend le véritable christianisme inaccessible aux hommes, elle le *dissimule*. « Une humanité révoltée contre Dieu, secouant le joug du christianisme, serait bien moins dangereuse que cette escroquerie qui a supprimé le christianisme en favorisant son extension de manière frauduleuse » (7), écrit-il encore. Kierkegaard accuse les clercs d'être responsables de cette escroquerie, mais il n'est pas tendre non plus pour les millions de fidèles qui y participent sans broncher, se rendant ainsi complices du mensonge. Pourtant, il suffit de comparer le culte officiel aux textes évangéliques pour constater la contradiction abyssale, qui devient risible: « Dans la somptueuse cathédrale, voici paraître le Très Révérend et Très

Vénérable prédicateur secret et général de la Cour, l'élus du grand monde; il paraît devant un cercle choisi d'une élite choisie et il prêche avec émotion sur ce texte qu'il a lui-même choisi: « Dieu a choisi ce qui est humble et méprisé dans le monde » - et personne ne rit! » (8)

Le philosophe danois explique cette inversion des valeurs évangéliques par l'exigence presque insoutenable du message christique qui oblige l'homme à se tenir debout : « Toute la chrétienté n'est autre chose que l'effort du genre humain pour retomber sur ses quatre pattes, pour se débarrasser du christianisme 9. » Dès lors que seuls des individus courageux, lucides, prêts à faire un effort sur eux-mêmes sont capables de mettre en pratique le message des Évangiles, il s'avère inutile, et même dangereux, de vouloir convertir le grand nombre. C'est la raison pour laquelle Kierkegaard s'oppose fermement à la pratique du baptême des nouveau-nés et rappelle que les premiers chrétiens étaient tous des adultes convertis, conscients de leur engagement dans une voie spirituelle accessible à tous, mais exigeante. Ce qui a perverti le christianisme, c'est donc son succès et sa propagation trop rapides. Dans une telle optique, on peut penser que Constantin, Théodose, Clovis et Charlemagne ont fait plus de mal au christianisme authentique que tous les empereurs romains qui avaient persécuté les chrétiens, les rendant plus forts et plus fidèles encore au message du Christ. « Le christianisme a été aboli par sa propagation, par ces millions de chrétiens de nom dont le nombre cache l'absence de chrétiens et l'irréalité du christianisme. » (10)

Cette thèse a évidemment scandalisé les Églises. Mais elle a trouvé aussi un écho profond chez certains penseurs chrétiens depuis cent cinquante ans. Un autre électron libre du christianisme a récemment repris cette critique en s'interrogeant plus longuement sur la manière dont s'est opérée cette inversion: Jacques Ellul (1912-1994). Cet intellectuel atypique, à la fois juriste, historien, théologien, sociologue, est aussi issu du protestantisme. Il a été l'un des tout premiers penseurs à dénoncer, dès les années cinquante, la nouvelle idéologie de la technique, et ses conséquences désastreuses, notamment, pour l'environnement. Chrétien lucide et engagé, il publie en 1984 un

essai au titre on ne peut plus explicite : *La Subversion du christianisme*. La question qui parcourt tout l'ouvrage est sans nuance : « Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverses de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est le texte indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus et de Paul? Je dis bien en tout? Ce n'est pas sur un point qu'il y a eu contradiction, mais sur tous les points. » (11)

Ellul explique que le christianisme historique est devenu une religion, une morale et un pouvoir qui s'est enrichi. Or, tout le message du Nouveau Testament était subversif par rapport à la religion, à la morale, au pouvoir et à l'argent. En tournant le dos au message de ses fondateurs, l'institution ecclésiale a donc, à son tour, subverti le christianisme. Elle l'a ramené au rang d'une religion (avec ses rituels et ses dogmes) et d'une morale (du devoir et de la soumission) comme tant d'autres, et elle s'est laissé corrompre par le pouvoir et par l'argent. Ellul parachève la critique du philosophe danois en montrant que la nouveauté profonde du message du Christ a été oubliée et même transformée en son exact contraire. Le christianisme dès lors est *illisible* pour ceux qui ne connaissent pas ses textes fondateurs. C'est sans doute l'une des raisons qui m'ont poussé à écrire ce livre.

L' « anticléricalisme » du Christ

J'ai découvert les Évangiles à l'âge de dix-neuf ans. Ma pensée commençait alors à se forger au contact christianisme que par les faibles réminiscences de mon éducation catholique et surtout par ses égarements historiques qui ne me donnaient guère envie de plonger plus avant dans la connaissance de la religion de mes ancêtres. Le bouddhisme, à la rigueur, mais le christianisme! La découverte de l'Évangile de Jean a été un éblouissement qui m'a fait apercevoir la modernité et l'universalité d'un message qui dépasse de très loin le cadre culturel dans lequel il est né et s'est développé. Les Évangiles n'ont dès lors cessé de m'interroger et de m'accompagner. J'étudie depuis bientôt trente ans la philosophie et l'histoire des religions et rares sont les textes qui m'ont autant surpris et touché par leur profondeur et leur humanité.

Combien de fois ai-je entendu de justes et violentes critiques contre la religion chrétienne, face auxquelles je ne pouvais m'empêcher de répondre, à la manière de Voltaire ou de Kierkegaard: Tout cela n'a rien à voir avec le message évangélique! Il y aurait un livre entier à écrire sur les colères du Christ, et l'on verrait qu'elles sont presque toutes à l'encontre de ses disciples (qui ne comprennent rien à son message et qui veulent - déjà! - le transformer) et des hommes religieux de son époque (scribes, pharisiens, prêtres) dont il dénonce l'hypocrisie, le formalisme, le dogmatisme, le moralisme ou la lecture fondamentaliste des textes. À qui Jésus lance-t-il les formules devenues célèbres: «Arrière Satan » (*Vade retro satanas*) ? et : « Passe derrière moi Satan » ? À Judas qui l'a livré? À Pilate qui va le crucifier? Non. Au Diable qui le tente dans le désert en lui proposant de régner sur tous les royaumes de la terre, il répond: « Arrière Satan » (11bis), (Matthieu, 4, 10). Et à Pierre, le premier des apôtres, lorsque celui-ci rejette avec vigueur les paroles de Jésus annonçant à ses disciples de manière prophétique qu'il va monter à Jérusalem et y mourir, il lance : « Passe derrière moi Satan, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes» (Marc, 8, 33). Comme si le refus de Pierre d'accepter la fin tragique du Christ annonçait le refus ultérieur des successeurs de Pierre d'accepter la Croix, c'est-à-dire *d'être fidèles à la vérité quel qu'en soit le prix à payer*. Car la croix du Christ ce n'est pas, et j'y reviendrai, comme on a pu le comprendre dans le cadre d'une théologie doloriste et sacrificielle, le Fils qui souffre pour apaiser la colère du Père. Une telle image contredit tout l'enseignement du Christ et sa révélation d'un Dieu amour. Jésus accepte sa mort parce qu'il n'y a pas d'autre issue possible pour rester fidèle à son message qui devient intolérable aux autorités religieuses de son époque. Il fallait, soit qu'il se taise et disparaisse, soit qu'il renie son message, soit qu'il l'assume jusqu'au bout et accepte le prix à payer. Une lecture attentive des Évangiles le montre bien: Jésus n'est pas mort parce que Dieu avait besoin de souffrances, mais simplement parce qu'il a été fidèle à ce qu'il appelle « la volonté de son Père ». À Pilate qui l'interroge et qui a droit de vie et de mort sur lui, Jésus répond : «Je ne suis né et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Jean, 18, 37). Jésus est mort pour avoir rendu témoignage jusqu'au bout à la vérité qu'il est venu apporter. C'est sans doute la raison pour laquelle sa parole sonne encore si juste deux mille ans après.

Les Évangiles nous montrent qu'il n'a cédé en rien. Ni à la tentation diabolique de transformer les pierres en pain pour éblouir les foules; ni au désir du peuple d'en faire un roi; ni aux injonctions de ses apôtres de s'enfuir plutôt que d'aller à une mort certaine en montant à Jérusalem. Il n'a cédé en rien. Kierkegaard, encore lui, se pose cette étrange question: «De quoi se ressouvient-on dans l'éternité? » Sa réponse est la suivante : «D'une seule chose : d'avoir souffert pour la vérité. » Même si une telle réponse porte évidemment l'empreinte des tourments et des luttes de son auteur, je crois qu'elle dit quelque chose de profond. Elle s'éclaire au regard de la vie du Christ : ce qu'il y a de plus déterminant dans une vie, ce qui est éternel - qu'on

l'entende, selon qu'on est croyant ou non, au sens réel ou symbolique -, ce n'est pas ce qu'on a dit de bien ou ce qu'on a réalisé de grand. Ce sont les moments où nous avons su rester vrais, malgré tout ce qu'il nous en a coûté et surtout lorsque cela nous a coûté. Nous faisons tous cette expérience. Elle peut parfois conduire jusqu'à la mort. Qu'ils soient croyants ou athées, des millions d'hommes et de femmes ont péri ou se sont mis en danger pour être restés fidèles à la vérité de la dignité humaine, pour ne pas avoir trahi un ami ou un compagnon de résistance, pour avoir refusé de se soumettre à un acte dégradant ou criminel. Nul n'oubliera, par exemple, le geste du jeune Chinois qui s'est dressé au péril de sa vie face aux chars sur la place Tian'anmen en juin 1989. Ces hommes et ces femmes ont rendu, jusqu'à la plus grande extrémité, témoignage à la vérité de la dignité humaine. Ce sont les vrais saints de l'histoire de l'humanité.

Tout au long de son histoire, l'Église a rendu de grands services aux pauvres et aux déshérités, elle a permis à des saints d'éclorre, elle n'a jamais cessé d'annoncer l'Évangile. Grâce à elle, et quels que soient ses égarements, la parole du Christ a été transmise jusqu'à nos jours et elle a été traduite à peu près dans toutes les langues. L'Église a bien rempli cette mission de transmission. Mais ce qu'elle a souvent évité, c'est de mettre ses pratiques en accord avec le message qu'elle annonçait lorsque cela lui a semblé menaçant pour sa propre existence ou pour son essor. Les premiers chrétiens ont préféré mourir plutôt que de se renier. Un grand tournant a eu lieu lorsque le christianisme est devenu la religion officielle de l'Empire romain. De persécutés à cause de leur foi, ils sont rapidement devenus persécuteurs au nom de leur foi. Les hommes d'Église ont été éblouis par le succès foudroyant de leur religion et ont pris goût au pouvoir. L'institution s'est fortifiée et s'est progressivement davantage préoccupée d'elle-même que de sa finalité première. L'Évangile a continué d'être annoncé, mais l'écart n'a cessé de se creuser entre les commandements du Christ et les pratiques de l'institution ecclésiale qui répondaient de plus en plus au besoin d'assurer sa survie, son développement, sa domination.

Bien entendu, l'Inquisition a finalement été supprimée au XVIIIe siècle. Mais pourquoi? Parce que l'institution aurait pris conscience de s'être abominablement égarée et se serait amendée? Non. Simplement parce qu'elle n'avait plus les moyens de sa volonté de domination. Parce que la séparation de l'Église et de l'État (parfaitement conforme au message du Christ) lui a enlevé le « bras séculier » sur lequel elle s'appuyait pour faire périr les hérétiques. Parce que les humanistes de la Renaissance et les philosophes des Lumières sont passés et qu'ils ont réussi à faire de la liberté de conscience un droit fondamental de tout être humain. Aujourd'hui ces idées se sont imposées à tous en Occident, croyants et non-croyants. Non seulement elles ne sont pas advenues par l'Église, mais contre l'Église, qui a lutté de toutes ses forces (déclinantes) pour essayer de conserver son pouvoir et ses prérogatives. Le grand paradoxe, l'ironie suprême de l'histoire, c'est que l'avènement moderne de la laïcité, des droits de l'homme, de la liberté de conscience, de tout ce qui s'est fait aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles contre la volonté des clercs, s'est produit par un recours implicite ou explicite au message originel des Évangiles. Autrement dit, ce que j'appelle ici « la philosophie du Christ », ses enseignements éthiques les plus fondamentaux, ne parvenait plus aux hommes par la porte de l'Église... alors elle est revenue par la fenêtre de l'humanisme de la Renaissance et des Lumières ! Pendant ces trois siècles, alors même que l'institution ecclésiale crucifie l'enseignement du Christ sur la dignité humaine et la liberté de conscience par la pratique inquisitoriale, celui-ci ressuscite par les humanismes.

Le Christ philosophe

Ce paradoxe constitue le thème majeur du livre. Dans un essai qui a fait date, *Le Désenchantement du monde* (12), Marcel Gauchet a montré comment le christianisme a été historiquement la « religion de la sortie de la religion ». Je reprendrai ici à ma manière cette thèse capitale qui permet de comprendre qu'il est erroné de vouloir opposer le christianisme à la modernité. On peut certes opposer la modernité à l'institution catholique qui a lutté contre l'émancipation de la société de sa tutelle, mais certainement pas au message des Évangiles et à certains de ses développements historiques et intellectuels, comme l'ont d'ailleurs souligné avant Gauchet des penseurs comme Tocqueville, Weber et même Nietzsche! Cette réflexion sur le message éthique du Christ et sur son rôle-clef dans l'avènement de la modernité occidentale nourrit de manière singulière les débats actuels sur le christianisme. Elle éclaire la question du rôle de la religion chrétienne dans la construction de l'identité européenne (le débat sur les « racines chrétiennes » de l'Europe), mais aussi celle sur l'avenir du christianisme en Occident.

Un mot à propos du titre quelque peu paradoxal du livre : *Le Christ philosophe*. Comment peut-on associer la philosophie, discipline qui renvoie dans notre univers culturel à la connaissance par les seuls efforts de la raison, au « Christ », personnage qui a délivré son message en référence constante à Dieu? L'objection est évidente, et je l'accepte pleinement. La philosophie chrétienne est, à strictement parler, un non-sens. Lorsqu'elle se lie à la foi, la philosophie devient servante de la théologie et perd son statut de philosophie. En même temps, le message de Jésus peut être lu à plusieurs niveaux. On a surtout retenu la dimension religieuse: Jésus est un réformateur du judaïsme ou le fondateur de la religion chrétienne. En réalité, le Christ a surtout initié une nouvelle voie spirituelle fondée sur la rencontre avec sa propre personne. Mais il a aussi transmis un enseignement éthique à portée universelle : non-violence, égale dignité de tous les êtres humains, justice et partage, primat de l'individu sur le groupe et importance de sa liberté de choix, séparation du politique et du religieux, amour du prochain allant jusqu'au pardon et à l'amour des ennemis. Cet enseignement est fondé sur la révélation d'un Dieu amour et s'inscrit donc dans une perspective transcendante. Il n'en demeure pas moins qu'il s'inscrit aussi dans une profonde rationalité. Ce message éthique est une véritable *sagesse*, au sens où l'entendaient les philosophes grecs. À telle enseigne que les philosophes des Lumières sont parvenus à émanciper les sociétés européennes de l'emprise des Églises en prenant appui sur cet enseignement, leur projet rationnel d'une morale laïque et des droits de l'homme apparaissant finalement comme une éthique chrétienne sans Dieu et décléricalisée. Pour bien faire apparaître dans le titre de cet ouvrage le fait que j'entendais présenter au lecteur le message le plus universel du Christ, une sagesse qui dépasse largement le cercle des croyants et le catéchisme des Églises, il m'est apparu opportun de présenter le Christ sous les traits du philosophe. Car n'est-il pas tout à la fois un prophète juif, un thaumaturge et un grand sage dans la lignée du Bouddha et de Socrate? Les croyants ajouteront : Fils de Dieu.

Je ne suis pas le premier, bien évidemment, à considérer le Christ aussi comme un philosophe et à parler de son message le plus universel comme d'une philosophie. J'ai découvert la formule « philosophie du Christ » il y a quelques années, sous la plume d'Érasme. J'écrivais un roman (13) dont l'action se situe au XVI^e siècle et je cherchais un modèle historique pour l'un de mes personnages, emblématique de l'humanisme de la Renaissance. La figure d'Érasme s'est naturellement imposée. Je n'avais fait que survoler sa pensée lors de mes études de philosophie. Je me suis donc plongé dans ses œuvres complètes. Comme presque tous les penseurs de son époque, Érasme est inclassable selon nos catégories universitaires actuelles: né aux Pays-Bas, mais ayant inlassablement parcouru l'Europe, profondément catholique et

viscéralement anticlérical, à la fois philosophe, théologien, grammairien, pamphlétaire, il affirme qu'on ne peut sérieusement étudier le Nouveau Testament sans parler le grec, le latin et l'hébreu! Bref, c'est un érudit touche-à-tout qui entendait embrasser le savoir universel... ce qui était presque encore possible à son époque. Il utilise pour la première fois cette formule de « philosophie du Christ » - qu'il emprunte aux pères apologistes alexandrins du ne siècle - dans une lettre à Paul Volz. Il évoque un projet de pédagogie humaniste qui viserait à rendre accessible l'essentiel du christianisme sans avoir recours à tous les arguments théologiques qui le compliquent : la philosophie du Christ.

Le présent ouvrage commençait à germer dans mon esprit et j'ai songé que la partie consacrée à l'exposé du message fondamental de Jésus - par-delà les expressions et les commentaires théologiques qui l'alourdissent - faisait bien écho au projet d'Érasme. De plus, la référence à Érasme sonne juste par rapport à mon propos, qui consiste à montrer comment la parole évangélique est revenue se planter au coeur de la modernité dans une perspective humaniste.

Une biographie incertaine, un message révolutionnaire

Une brève explication enfin sur la méthode employée ici. Dans le premier chapitre, qui présente la vie de Jésus, je fais une critique des sources en m'appuyant sur les recherches les plus récentes des historiens et des exégètes. On verra alors combien il est difficile d'avoir des certitudes sur la réalité historique des nombreux événements de la vie de Jésus et de ses paroles relatés par les Évangiles. Par la suite, et notamment dans le chapitre suivant consacré au message du Christ, je cesserai de m'interroger pour savoir si telle parole est authentique ou si tel événement a vraiment eu lieu, car ce n'est plus l'essentiel de mon propos. Dans leur forme définitive, les Évangiles ont été écrits par des communautés croyantes plusieurs décennies après la mort de Jésus. C'est beaucoup mieux que les Sutras du Bouddha qui ont été mis par écrit près de cinq siècles après sa mort! Mais c'est quand même trop loin, et trop faiblement attesté par des sources extérieures pour qu'on puisse se faire une opinion certaine sur ce qui relève de la réalité historique et de la construction théologique. Les personnes et les groupes qui ont écrit les Évangiles cherchaient en effet tout autant à convaincre leurs interlocuteurs qu'à rendre compte de manière objective des faits. Ces textes ne sont donc pas des reportages journalistiques qui visent simplement à informer, mais des récits engagés qui visent à la fois à informer et à enseigner. Malgré tous les efforts de l'exégèse scientifique moderne, il est très difficile de séparer les deux dimensions. Et, en définitive, cela n'est pas capital pour mon propos.

Car je ne cherche pas avant tout ici à établir une biographie historique de Jésus, mais surtout à comprendre le message des Évangiles et l'événement spirituel qui est à leur source. Ce qui compte dès lors, c'est ce que disent ces textes *tels qu'ils existent* et l'influence qu'ils ont eue dans l'histoire. Quand Matthieu fait dire à Jésus : « Ne jugez pas », même si cette parole n'a pas été prononcée par Jésus, ou dite exactement de cette manière, ce qui est important c'est qu'elle existe. Car elle fonde une manière de vivre. En tant que philosophe, je lis les Évangiles comme je lis Platon : nul ne saura jamais ce qu'a dit vraiment Socrate, mais ce que Platon lui fait dire dans ses *Dialogues* constitue un enseignement d'une grande profondeur. De la même manière, je n'ai aucune certitude rationnelle sur l'authenticité des paroles de Jésus, mais cela ne change rien à mon propos: montrer que la sagesse du Christ, telle qu'elle nous est rapportée dans les Évangiles, apporte dans l'histoire humaine un bouleversement considérable. À tel point que ce message beaucoup trop révolutionnaire a été ensuite, à certaines périodes, gravement perverti et retourné par ceux qui avaient à charge de le transmettre. C'est ce que je m'emploierai à

montrer dans les chapitres suivants, qui rendent compte de manière très synthétique de l'histoire du christianisme et de son rôle dans l'avènement de la modernité occidentale.

Reprenant un ton plus personnel, je reviendrai dans l'épilogue sur la question posée par Dostoïevski de la liberté humaine, qui est au coeur de l'enseignement du Christ. Pour cela, je me pencherai au plus près de chaque mot sur un passage assez extraordinaire de l'Évangile de Jean, la rencontre de Jésus et de la femme samaritaine, tentant d'en montrer la signification aux conséquences dévastatrices pour toute institution religieuse: la désacralisation totale du monde au profit d'une seule sacralité : la conscience humaine. Ou, pour le dire autrement: je crois que Jésus entendait moins fonder une nouvelle religion que libérer l'être humain du poids des traditions religieuses, quelles qu'elles soient, en mettant l'accent sur la liberté individuelle et l'intériorité de la vie spirituelle. C'est le propre des plus grands sages de l'histoire de l'humanité.

Notes

1. Texte écrit par Freud en 1928, traduit et publié en français par J.-B. Pontalis dans l'édition Folio (Gallimard) des *Frères Karamazov*. Les extraits du roman qui suivent sont tirés de la même édition traduite par Henri Mongault.
2. *Vingt et un articles*, in *Oeuvres complètes*, tome 19, éditions de l'Orante, Paris, 1982, p. 41.
3. *Ibid.*, p. 55.
4. *Ibid.*, p. 78.
5. *L'Instant*, *ibid.*, p. 294.
6. *Ibid.*, p. 210.
7. *Vingt et un articles*, *op. cit.*, p. 45.
8. *Ibid.*, p. 199.
9. *Ibid.*, p. 179.
10. *Ibid.*, p. 145.
11. J. Ellul, *La Subversion du christianisme*, Seuil, Paris, 1984, p. 9.
- 11bis. Toutes les citations de la Bible sont extraites de *La Bible de Jérusalem*, traduction de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem (Cerf, 2003).
12. Gallimard, 1985.
13. *L'Oracle della Luna*, Albin Michel, 2006.

Frédéric LENOIR,

Le Christ philosophe, Plon, Paris, 2007, 306 p.